



HAL
open science

Des choses étranges. Fragments d'une conversation hétérotopologique

Gabriel Gatti, Carolina Kobelinsky

► **To cite this version:**

Gabriel Gatti, Carolina Kobelinsky. Des choses étranges. Fragments d'une conversation hétérotopologique. Ateliers d'anthropologie, 2024, Anthropologies plastiques, 54-55, 10.4000/12z03. hal-04832828

HAL Id: hal-04832828

<https://hal.science/hal-04832828v1>

Submitted on 6 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Des choses étranges

Fragments d'une conversation hétérotopologique

Strange things: Fragments of a heterotopological conversation

Gabriel Gatti et Carolina Kobelinsky



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ateliers/18615>

DOI : [10.4000/12z03](https://doi.org/10.4000/12z03)

ISSN : 2117-3869

Éditeur

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)

Référence électronique

Gabriel Gatti et Carolina Kobelinsky, « Des choses étranges », *Ateliers d'anthropologie* [En ligne], 54-55 | 2024, mis en ligne le 20 décembre 2024, consulté le 21 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ateliers/18615> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12z03>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Des choses étranges

Fragments d'une conversation hétérotopologique

Strange things: Fragments of a heterotopological conversation

Gabriel Gatti
Professeur titulaire, Département de sociologie, Université du Pays basque

Carolina Kobelinsky
Chargée de recherche CNRS, Lesc-UMR7186 (université Paris Nanterre/CNRS)

Cet article rassemble des échanges de messages, des restitutions d'observation parcellaires et des bribes de réflexion, issus de déambulations croisées dans un cimetière et un parc. Il rend compte d'une démarche collective *en train de se faire* dans le cadre d'un programme de recherche qui se demande comment raconter la vie et la mort de celles et ceux qui « ne comptent pas ».

Mots-clés : déambulations urbaines, invisibilité, rationalité, travail en cours

Mots-clés géographiques : Sicile, Catane

This article assembles message exchanges, fragmentary descriptions of observations, and snippets of reflections, arising from wanderings in a cemetery and a park. It reports on a collective approach *in progress* in the context of a research programme questioning how to recount the life and death of those who "don't count".

Keywords: urban wandering, invisibility, rationality, work in progress, Sicily, Catania

Nous partageons ici des fragments de déambulations croisées dans un cimetière et un parc, qui font partie d'une conversation en cours dans le cadre de ViDes, programme de recherche collectif qui s'interroge sur les façons de raconter la vie/la mort de celles et ceux qui « ne comptent pas ». Comment construire une narration adaptée aux caractéristiques de personnes et de populations qui résistent aux efforts habituels de représentation ?

Plutôt qu'un objet en soi, cette contribution condense des échanges de messages très informels, des morceaux de restitutions d'observation et de réflexions pêle-mêle (traduits de l'espagnol), nourrissant un stade intermédiaire du travail collectif.

1.

[message audio de Carolina]

Salut ! Je t'envoie par mail un p'tit truc sur le cimetière de Catane, à voir ce que cela t'évoque, bise.

Jeudi 26 janvier 2023 – Davide vient me chercher vers midi pour aller ensemble au cimetière. Je lui avais dit que j'avais prévu d'y aller à un moment donné dans l'intention de me rafraîchir la mémoire pour pouvoir écrire quelque chose dans un esprit ViDes. Je pensais y aller seule, en bus, mais Davide a trouvé que c'était une idée très étrange d'aller si loin sans voiture. Si loin ? C'est à environ vingt, vingt-cinq minutes en voiture.

[message audio de Gabriel]

C'est vrai, c'est curieux comment on pense « ces endroits » si loin alors qu'ils ne le sont souvent pas tant que cela.

Enfin... C'est ma sixième ou septième visite au cours de ces années de recherche à Catane et, à chaque fois que j'arrive, je me souviens toujours de la première visite (en mars 2018). Dans une voiture de la Croix-Rouge, avec Silvia, Riccardo, Davide et Filippo, entrant lentement dans cette sorte de « ville dans la ville », comme Riccardo me l'avait présentée quelques minutes auparavant. « Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle *Cimitero Monumentale* », m'avait-il dit en souriant. Et oui, en effet, il est gigantesque et les constructions ressemblent à de petits immeubles de différents styles et formes. Cette première fois, nous nous sommes garés près du monument *Speranza naufragata* [Espoir naufragé], que la ville a érigé pour abriter et rendre hommage aux dix-sept personnes décédées en Méditerranée en mai 2014 et dont les corps ont été ramenés à Catane.

2. En s'approchant, presque soudainement, tout le monde arrête de parler. Je me penche silencieusement pour lire l'inscription sur l'une des dix-sept pierres tombales (ill. 1). Il s'agit d'un vers du poème *Migrant* de l'écrivain nigérian Wole Soyinka. Chaque pierre tombale contient un vers. Il n'y a pas de noms, pas de dates. Juste ce poème. Au centre, la sculpture qui donne son nom au monument : un homme face aux vagues de la mer, soutenu par des piliers extérieurs.

3. Après quelques minutes, pas plus longtemps je dirais, Silvia et les autres partent pour continuer la visite et derrière eux reste le silence. Nous marchons dans une petite rue secondaire et arrivons dans un grand espace, qui semble vide, surtout en contraste avec les imposants caveaux familiaux que nous voyons au loin. Il y a quelques croix, quelques tombes négligées, des pierres tombales avec des noms, des dates de naissance et de décès. C'est le « *quadrato povertà* ». On me dit que c'est l'endroit où la ville enterre celles et ceux qui n'ont pas de famille ou dont les proches n'ont pas les moyens de payer l'enterrement. Juste en face, de l'autre côté de la rue, se trouve le « *quadrato migranti* », la parcelle que la municipalité a attribuée en 2015 à celles et ceux qui sont morts en Méditerranée.



Je crois que c'est ce vers de Soyinka que j'ai lu : « *Tomorrows come and go, beachcomber days.* »
 Traduit par A. Di Maio, cela donne :
 « *Il domani viene e va, giorni da relitti di spiaggia.* »

ILL. 1 – Tombes du monument *Speranza naufragata*, cimetière municipal de Catane

Cliché Carolina Kobelinsky, janvier 2023

4. En m'avancant, je remarque une série de poteaux métalliques plantés dans le sol et portant de petites plaques noires sur lesquelles sont inscrits les dates et les noms des navires. Il y a quatre rangées de dix-sept monticules. Sous ces monticules reposent les dépouilles de deux ou trois personnes [les caisses sont empilées les unes sur les autres, ce sont généralement des personnes décédées lors d'un même naufrage]. Une fois de plus, je suis surprise par le silence qui s'impose d'un coup. Personne ne bouge, l'air est lourd, l'atmosphère dense. Cela ne dure pas longtemps mais m'impressionne. Lors de cette première visite, j'ai remarqué des fleurs, l'image d'une vierge et un chapelet à côté de quelques bâtons de marche.

[message audio de Gabriel]

Cette histoire des carrés, *quadrato, squares*, j'adore cette rationalité de jardinage, je m'y intéresse depuis toujours, aux parcs et aux camps de concentration, ce genre de choses « sympathiques », que je retrouve à nouveau lorsque je cherche par-ci par-là les différentes formes de l'économie de plantations.

5. Après cette première fois, il y en a eu d'autres. J'étais toujours accompagnée d'un membre du groupe de la Croix-Rouge qui s'occupe d'identifier les corps qu'ils ne veulent pas abandonner. Et toujours, lorsque nous arrivons devant ces tombes précaires, il y a quelque chose dans l'air qui change, comme si sa texture se modifiait. Une fois, j'ai demandé à Silvia : « C'est moi ou il se passe quelque chose quand nous sommes au cimetière ? » « Ce n'est pas toi, moi aussi, tous. Bien que j'y sois allée de nombreuses fois et que cela ne me pose aucun problème d'y aller, je ressens toujours quelque chose devant ces plaques sans nom », m'a-t-elle répondu. Quelque chose, quel est ce « quelque chose » que Silvia n'arrive pas à décrire plus précisément ?

« Quelque chose » -> Voir Teresa Brennan sur l'atmosphère

articulation des affects qui émergent dans l'interaction entre les personnes et les matérialités.

Pense bête

6. Cette fois, pour soi-disant écrire quelques lignes pour ViDes, je demande à Davide d'aller directement au *quadrato migranti*. Il gare la voiture entre le carré des pauvres et celui des migrants. L'herbe a poussé, il y a des fleurs jaunes partout, le terrain, qui était déjà légèrement en pente, nous semble plus abrupt. Et surtout, devant les migrantes et les migrants s'est formée une sorte de décharge (sur l'illustration 2 ci-dessous on ne dirait pas vraiment [je ne sais pas prendre de bonnes photos...] mais l'espace était plein de plantes séchées, sans doute celles que les familles venues rendre visite à leurs proches ne voulaient pas garder sur les tombes). Cette fois-ci, il n'y a pas eu de silence. Peut-être était-ce de la colère, voire de l'indignation face à l'impression d'abandon total, peut-être autre chose. Nous en avons parlé avec Davide sur le chemin du retour vers le centre-ville, il l'a remarqué lui aussi.

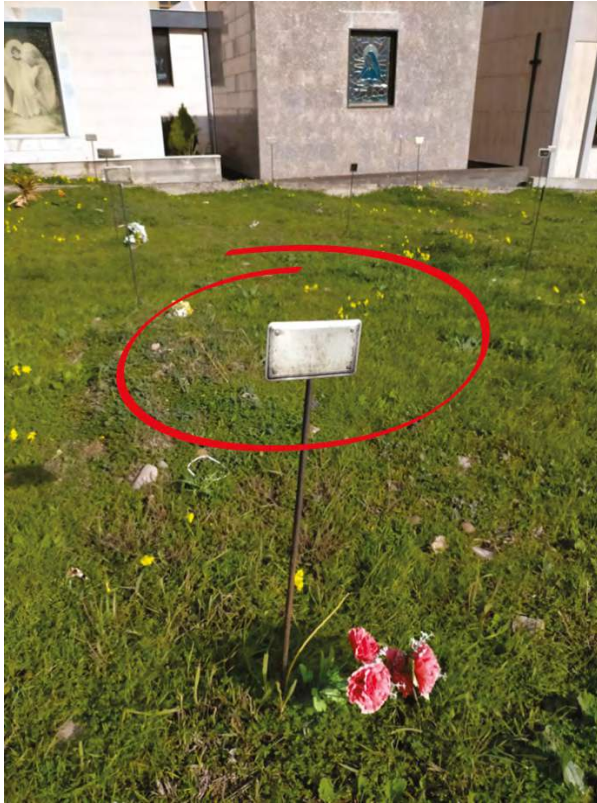


Ces plantes séchées,
toutes ces bouteilles vides,
cela nous fait un drôle d'effet...
Dépotoir en devenir ?

ILL. 2 – Devant le *quadrato migranti*

Cliché Carolina Kobelinsky, janvier 2023

7. Plusieurs plaques ont perdu leur couleur et il n'est plus possible de distinguer ce qui y était écrit.



ILL. 3 – Plaque du *quadrato migranti*
Cliché Carolina Kobelinsky, janvier 2023



ILL. 4 – Fleurs et photos au pied d'une sépulture
Cliché Carolina Kobelinsky, janvier 2023

Aucun de nous ne l'avait remarqué en juin lorsque nous avons assisté à l'inauguration des pierres tombales des trois personnes que le projet de la Croix-Rouge a permis d'identifier. « Sans nom et maintenant sans même un code pour les distinguer », me fait remarquer Davide (ill. 3). Malgré cela, les manifestations de considération ou de respect (d'estime ?) demeurent. Des fleurs ont été plantées à côté de plusieurs plaques.

8. Lors d'une de nos visites au cimetière, nous avons remarqué, Davide le premier, que plusieurs photos à côté des plaques (ill. 4) ne correspondaient pas du tout aux caractéristiques des corps enterrés (que nous connaissons parce que nous avons épluché les documents de la police scientifique).

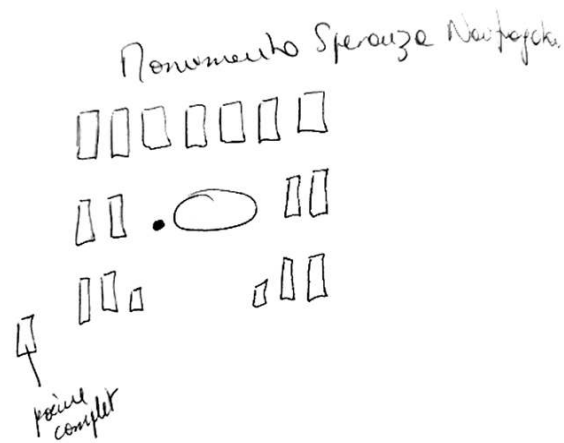
Qui est l'homme ou la femme sur telle ou telle photo, quelle est son histoire ? Qui, comment et pourquoi a-t-on décidé de laisser la photo à côté de la dépouille d'une personne décédée dans la migration ?

[message audio de Gabriel]

Petite méchanceté sur comment les Davide du monde, qui sont toujours des gens fantastiques, rendent à l'univers un peu du désordre qui lui appartient. Ça m'étonne ce désajustement qui s'introduit dans cette fiction de l'ordre.

Nous montons dans la voiture pour nous rendre au monument. Là aussi, il y a des fleurs, un bouquet sur chaque tombe et d'autres sur le sol.

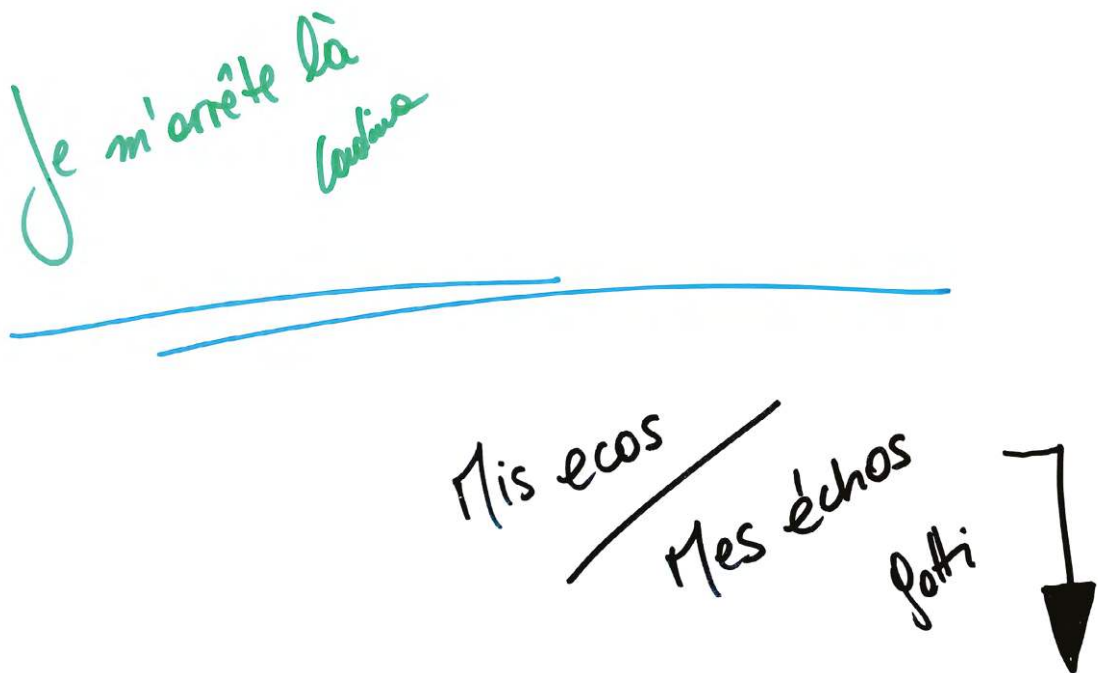
9. Dans le premier carnet de Catane, j'ai dessiné le plan des tombes (un très mauvais croquis), juste pour garder en tête comment il était conçu (ill. 5) :



ILL. 5 – Croquis du monument *Speranza naufragata*

Réalisation Carolina Kobelinsky

Il y a dix-sept pierres tombales, mais vingt-deux corps. Je le sais grâce au travail de l'équipe de la Croix-Rouge, mais personne ne peut le savoir en regardant le monument. Peu après son inauguration en mars 2015, cinq corps sans vie sont arrivés au port, la municipalité a décidé de les enterrer aux côtés des dix-sept victimes de 2014. À cette époque, le *quadrato migranti* n'existait pas encore, personne à Catane ne pensait ou ne savait que la ville devrait faire face à l'arrivée, entre 2015 et 2018, de près de trois cents morts sans nom.



10.

Un autre David, pas Davide de Catane mais David Casado de Galice [collègue du projet ViDes] qui se promène seul dans les cimetières de gens bien, de gens qui ont un nom, de gens ordinaires, a eu l'idée de parler dans un article récent de nécrocités et de nécrocitoyens. Je n'aime pas la catégorie, lui ai-je dit, mais je l'ai trouvée curieuse, étincelante, que sais-je, bonne (finalement je l'ai peut-être aimé cette catégorie). Le fait est que David propose de penser les cimetières comme on pense les villes, mais avec des morts : des rues, des avenues, des places, des classes sociales et puis des quartiers riches et des quartiers pauvres. Pareil que le côté lumineux — le côté ordinaire — de l'existence, mais à l'envers, littéralement. Le même monde mais inversé. Ce n'est pas mal, mais je pense que la tonalité de cette *nécro*, sa texture, devrait être réservée à l'évocation de choses plus dures, ou peut-être souples, mais plus moches et plus rude qu'une mort ordonnée d'un sujet ordinaire qui dispose son cercueil et son corps dans un lieu qui n'est pas différent de celui qu'il avait quand il n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. « Tu es ce que nous avons été, nous sommes ce que tu seras », dicte, en vieux basque, une inscription sur le linteau qui protège la porte d'entrée du cimetière de Rentería, au Gipuzkoa. Même chose, mais à l'envers. « Toutes les heures frappent l'homme. Seule la dernière l'envoie au trou », peut-on lire,

en vieux basque également, sous l'horloge de l'église de Sara, à Lapurdi, qui se trouve au-dessus du cimetière. Au cas où ce ne serait pas clair, c'est ce qui attend *tout le monde*.

[message audio de Carolina]

En effet, ça renforce ce que l'on sait déjà, que ces morts sont traités à part, comme ils ont été traités, à part, lorsqu'ils étaient vivants. Et tant d'autres, ça me fait penser aux travaux de l'archéologue portugaise Maria Teresa Ferreira sur les façons d'enterrer les esclaves, toujours à l'écart.

11. Mais cette inversion de l'ordre commun n'est que relative, ou plus que cela, elle est tellement inversée qu'elle tourne à 360° et revient au même endroit, l'endroit où nous étions avant : des citoyens morts, mais des citoyens avec toutes « leurs choses » : des noms, bien enregistrés, plein de papiers et de corsets normatifs. Je ne sais pas si cela nous aide de penser aux morts sans nom et à leur bannissement de la sépulture commune, si précaire. Ceux dont tu parles, qui ne sont rien de reconnaissable.
12. Lorsque j'ai lu ton texte, mes automatismes théoriques et le désir de compléter ce que tu as fait me poussaient à insérer des commentaires sur le mode de l'analogie, comme lorsqu'on part en voyage et qu'on dit des choses du style... je ne sais pas, « Que Barcelone et Buenos Aires se ressemblent ! », « Cette partie de Rio de Janeiro me fait penser à Benidorm ». Des choses comme ça, comme pour comprendre le monde. Ta lecture sur Catane m'a conduit aux *escogidos* colombiens et au film Requiem NN¹, aux choses que j'ai vues dans les morgues mexicaines, parmi les chercheuses là-bas, à Tijuana, dans cet endroit où 17 100 litres de corps de disparus ont été accumulés, dilués dans de l'acide, dans la Vala — la fosse commune —, de Perus à São Paulo, aux choses que j'ai lues de certaines anthropologues brésiliennes qui ont examiné la gestion de la mort des très-très-pauvres pendant la pandémie au Brésil. Encore des tableaux pour agrandir une fresque qui est grande, celle des morts disparus et de la manière dont on les fait apparaître sans y parvenir tout à fait, en obtenant, tout au plus, des lieux particuliers. Ces espaces d'(in)dignité dans la ville des morts sont intéressants, tant ils sont paradoxaux : le *quadrato povertà* des anciens pauvres ou le *quadrato migranti* des nouveaux, l'identification génétique précise des corps de personnes qui n'ont jamais eu de nom à São Paulo et qui se retrouvent dans les fosses communes, dans les zones de « choix » [*escogencia*] dans les cimetières du fleuve Magdalena, les exhumations de corps de la guerre civile espagnole qui permettent d'identifier des groupes, mais rarement des individus, lesquels finissent enterrés dans des carrés plus petits que ceux où ils étaient avant, avec plus d'informations qu'ils n'en avaient, mais dans des carrés tout de même. Tout cela me fait penser à la même volonté, celle de redonner leur place aux corps égarés. Une entreprise qui échoue, qui n'est jamais achevée.

[message audio de Carolina]

Absolument, il y a cet aspect paradoxal et la coexistence, ils sont là en même temps : les vieux qui, disons, continuent de mourir et d'être présents et puis ces nouveaux marginaux qui n'arrivent pas à franchir les frontières ou qui y parviennent morts (décédés au cours de la traversée).

1. <https://jmechavarria.com/en/work/requiem-nn/>, consulté le 3 juillet 2024.

13. Et puis ma tête est partie ailleurs, un ailleurs plus extrême, pas extrême parce qu'il est plus difficile, mais extrême parce que j'ai été un peu plus extrême dans le travail de résonance, au point de le rendre peut-être absurde : j'ai commencé à penser aux parcs. Ce n'est pas si absurde, en fait, c'est logique. C'est la même chose : la nécrocité, c'est l'ordre du cimetière et c'est un ordre ordinaire, avec des coins qui ont une texture spéciale, des endroits où on essaie d'ordonner la mort de merde en l'insérant dans ces villes ordinaires pour les morts, en leur donnant un *quadrato* spécial. Et maintenant, faisons la même chose mais dans l'autre sens : un parc pour les vivants, ces beaux parcs de Rio de Janeiro, New York, Buenos Aires, Paris ou Benidorm, si modernes, si ordonnés, tellement pour les vivants.

[message audio de Carolina]

Un truc en ligne avec les espaces hétérotopiques de Foucault commence à émerger, Sarah a vu juste l'autre jour*.

*Remarque de Sarah Carton de Grammont lors de la présentation du projet de cet article au Lesc au printemps 2023.

Du calcul, insertion de chaque chose à sa place. Une vie conçue pour le bonheur. Et dans un coin, un *quadrato*, où l'on peut voir, cachée mais claire, la chose, la bestiole [*bicho*] bizarre de ce parc, étrangère mais pas tout à fait, vivante mais pas vraiment (ill. 6).

PARQUE



BICHO

ILL. 6 – Bicho

Cliché Gabriel Gatti, septembre 2022

Elle est là, sur le bord, comme si elle cherchait à s'approprier la beauté du parc, qui lui donnerait du sens, à s'imprégner de l'odeur salvatrice du jardin qui lui donnerait vie. Ouf, elles sont partout, dans les petits coins du Parque Rodó de Montevideo, l'un des petits joyaux de cette ville lettrée, qui se dégrade mais qui subsiste encore. Ou dans le parc Trianon, minuscule place au milieu de l'opulence de l'avenue Paulista, à Sao Paulo (ill. 7).



ILL. 7 – Le parc Trianon à Sao Paulo

D'après une vue satellite Google Earth, image Landsat/Copernicus

14. Dans n'importe quelle ville mais surtout dans les villes latino-américaines, plein de beaux parcs publics et de délicats jardins privés, tous deux produits des rêves d'ingénierie sociale de l'époque de leur fondation, racontent les singularités de la relation de ces villes (= culture/civilisation) avec la nature et de leurs habitants avec l'ordre (= désert/barbarie/néant). Aux abords de ces parcs et jardins se multiplient les coins d'invisibilité qui échappent au regard public, à l'exposition au jugement, à la jalousie ou à l'envie, mais qui ne laissent pas de place aux baisers amoureux, au jeu ou à la parole, au sexe interdit, à la confabulation. Non, des bêtes y vivent, ni mortes ni vivantes, elles se réfugient dans ces recoins. Des cartons dans un jardin, du linge mis à sécher dans cette fontaine qui servait autrefois à éteindre la soif du chien que baladait un citoyen propre de classe moyenne.
15. Du cimetière au parc, du *quadrato migranti* qui cherche à se contaminer de l'ordre du jardin des morts aux recoins sombres où vivent les morts-vivants, les disparus sociaux, dans le jardin des vivants. L'inversion semble radicale, elle est peut-être absurde, elle est comme un artifice pour regarder *Stranger Things* — la série, tu vois de quoi je parle ? À l'envers, mais la même chose. Et ça fonctionne.